

# Dans les remous de l'Histoire

**J**érusalem. Le Caire. Alexandrie. Villes du Proche-Orient, comme on dit. Mais Proche-Orient n'est qu'une expression occidentale. Pour les Grecs qui, pendant des générations, ont vécu dans ces villes, l'Orient n'est ni proche, ni moyen, ni extrême, il est en eux, ils sont en lui et c'est l'histoire de ces communautés marginales à la Grèce que l'auteur nous conte d'abord dans ces *Cités à la dérive*. Histoire qui devient épopée puisqu'elle se situe de 1941 à 1944, au cours de ces années cruciales qui voient en Grèce la résistance contre l'occupant et en Egypte la naissance des forces grecques combattantes, les Brigades.

Ces heures, ces années historiques ne sont en définitive qu'un cadre, la toile de fond d'une autre histoire, plus complexe, plus éphémère aussi, celle des multiples êtres qui subissent ces événements tragiques (exilés, réfugiés, habitants des quartiers pauvres, Grecs, Juifs, Arabes) et celle de ceux qui les commandent ou, du moins, essaient de les contrôler (espions, agents de tous acabits, militaires, ex- et futurs ministres de cabinets fantômes). Ainsi, cette œuvre monumentale, foisonnante, s'impose d'abord comme une fresque où surgissent tour à tour, pour se fondre ensuite dans la mort ou l'oubli, les personnages que l'auteur a élus pour être les témoins – actifs ou passifs – des quotidiennes tragédies : Anna la logeuse, Emmy l'Autrichienne, tout droit sortie d'un roman du marquis de Sade, Manos Simonidis, militant grec communiste et, par moments, porte-parole évident de l'auteur, Ariane, Grecque d'Alexandrie qui guide ces héros obscurs, souvent involontaires, dans les dédales des passions et des intrigues, et beaucoup d'autres encore, tous porteurs d'une vie, d'une culture, d'une aura différentes, dont les voies se rejoignent parfois et parfois se séparent.

## Histoire, ville et êtres

Les fresques n'ont que deux dimensions alors que ce livre en comporte bien plus. Il fait penser à ces coupes stratigraphiques que les archéologues entament dans le sol et qui révèlent, nettement superposés ou emmêlés par les turbulences et par les cataclysmes de la terre, les vestiges de civilisations dont il faut ensuite mettre l'histoire en ordre. C'est bien ainsi qu'elle se présente à nous, dans le réel, et plus encore lorsqu'on est témoin et plus encore lorsqu'on s'y engage et qu'on croit y tracer des chemins et des pistes clairs. Ainsi peut-on lire ce livre selon plusieurs lectures que l'auteur lui-même nous propose en interrompant çà et là le déroulement narratif pour plonger dans la conscience ou l'inconscient de quelques-uns. Il nous livre alors leur journal intime, leurs réflexions, leurs rêves éveillés, leurs utopies, leurs interrogations, moments de suspens – je dirais presque de silence – dans le cours du récit.

## Des respirations multiples

C'est en cela que cette œuvre est sans équivalent dans la littérature grecque actuelle : par ces respirations multiples qui font éclater événements et réflexions en faisceaux divergents, recomposés au terme de l'ouvrage lorsque les survivants évoquent tous les compagnons disparus. Dans ces *Cités à la dérive* l'auteur a voulu manifestement faire tenir tout un monde qui dépasse infiniment le cadre de l'histoire politique, en composant, décomposant, superposant par ces plans différents d'écriture, les temps multiples et souvent contraires de l'action : celui de l'histoire, celui des villes, celui des êtres. Symphonie où, au milieu des accords discordants de la guerre, émergent par moments la mélodie d'un être, le chant d'un destin, le cri d'une solitude ; oratorio pour des amis défunts et des villes qui s'engloutissent, tel est ce livre, avec ses voix multiples, ses ombres encore vivantes, les lambeaux inoubliables d'une histoire qui est toujours celle de la Grèce.

## Un écrivain au bord du fleuve

On a comparé, plus souvent opposé, Tsirkas à Lawrence Durrell. Mais Tsirkas ne s'oppose nullement à Durrell. Il est simplement autre et, en dehors de la similitude des lieux et des époques, rien de commun, rien de contraire non plus, ne les lie ou ne les oppose. Dans les *Cités à la dérive* l'histoire est un peu comme un fleuve, irrépressible et fluctuant, qui charrie sur ses rives maints débris – maints cadavres aussi – arrachés au passé, au présent. Elle est comme ce Nil dont le poète Séfiris, dans *Un vieillard sur le bord du fleuve* dit qu'il est « une signification qui avance parmi les plantes et les herbes », un « courant qui suit sa route et n'est pas tellement différent du

sang des hommes ». Séféris et Cavafy, voilà les deux poètes dont les ombres et les vers se profilent sans cesse dans ce livre. Alors que l'histoire, dans l'œuvre alexandrine de Durrell est l'occasion, l'accident – non la cause – des actions de ses personnages, immobile et intemporelle comme la statue du Nil près de ses sources supposées.

## **L'histoire de ceux qui n'ont pas d'histoire**

Ces profondeurs, ces plans, ces reliefs que Tsirkas donne à son écriture pour cerner toutes les faces d'un univers multidimensionnel sont certainement aux antipodes du style, du récit linéaire que Frangias a choisi dans *la Grille* pour raconter la vie quotidienne de quelques familles grecques rassemblées autour d'une cour fermée par une grille, dans un quartier pauvre d'Athènes. Et pourtant, cette œuvre écrite ailleurs, autrement et située à une autre époque prolonge étrangement celle de Stratis Tsirkas. Ce sont toujours une ville, une histoire, des tragédies multiples qui dominent les personnages essentiels du récit. Mais une histoire saisie à un autre moment de son évolution, non dans ses turbulences mais dans ce calme apparent qui suit les défaites ou les victoires.

Certains des personnages de Frangias sont d'anciens partisans qui ont mené, les armes à la main, la lutte de la gauche au moment de la guerre civile. La guerre finie et la gauche battue, commence le calvaire de *l'après*. Angélos, ancien étudiant, condamné à mort par les tribunaux militaires, doit se cacher chez un ami, cloîtré pendant des mois dans une pièce unique. D'autres, moins compromis mais tout aussi suspects essaient de survivre dans cette jungle retrouvée qu'est la vie athénienne. D'autres enfin, peut-être les plus sages ou les plus inconscients, essaient de faire comme si de rien était. Mais que signifient tous ces mots face aux problèmes quotidiens ? *La Grille* montre avec minutie, fidélité, et une rare sensibilité, la réadaptation de ces handicapés de l'âme, de ces mutilés politiques. Narration suivie d'un bilan qui paraîtra trop amer à certains mais que je crois au contraire salutaire et même nécessaire. D'autant que l'auteur, dans ce livre, se rend presque invisible pour parler de cette Grèce jamais décrite, de ces Grecs que ne rencontrera aucun touriste, ceux qu'on croise dans l'anonymat des rues, l'ennui des cafés ou les files devant les bureaux d'embauche. Ceux dont on dit stupidement qu'ils n'ont pas d'histoire parce qu'elle est simplement collective. Pourtant ils en ont une que Frangias, leur compagnon, nous dévoile sans ambiguïté avec la tendresse évidente de ceux qui savent de quoi ils parlent.

Jacques Lacarrière

Yannis Ritsos

*Pierres. Répétitions. Barreaux.*

*Poèmes traduits du grec par Chrysa, Prokopaki, Antoine Vitez et Gérard Pierrat*

*Gallimard éd. 200 p.*

## **Ritsos d'hier et d'aujourd'hui.**

Il est toujours étrange et passionnant de découvrir, derrière les intonations d'une voix familière, une autre voix, non pas inconnue, mais comme légèrement différente, plus assourdie, plus complice, plus tendre, comme si brusquement son timbre avait changé. Ces deux voix, l'ancienne et la nouvelle qui se mêlent en une fraternelle connivence, ce sont celles de Yannis Ritsos dans son dernier recueil de poèmes : *Pierres. Répétitions. Barreaux*.

On y retrouve le Ritsos des œuvres antérieures, généreux, exigeant, avec son univers de passions déployées, de maisons meurtries, de citernes taries et de soleils porteurs d'histoire (1) et le Ritsos d'aujourd'hui, plus dur peut-être et plus amer mais plus fraternel encore à l'égard de tous ceux qui, comme lui, survivent en dépit des épreuves. Ces épreuves, une fois encore, sont celles de la déportation et de l'exil, subies à Léros et à Samos, au cours des deux dernières années. Épreuves si accablantes, si douloureuses par leur répétition que parfois la lassitude transparaît, que l'amertume se fait poème :

*Et si nos vers un jour vous  
paraissent maladroits  
rappelez-vous seulement qu'ils  
furent écrits  
sous le nez des gardiens,  
la baïonnette toujours  
sur notre flanc.*

C'est là le contraire d'une excuse : c'est un aveu lucide et ouvert, la marque d'un courage qui justement porte à écrire malgré les échecs de la lutte, l'impuissance des actes et le recommencement des éternelles tragédies. J'aime que cela ait été dit clairement pour que toute ambiguïté soit levée, qu'on sache bien que le poème contient jusque dans ses mots la maladresse et la rudesse des graffiti tracés avec les ongles, en cachette, sur le mur des prisons. En lisant ces poèmes, je ne pouvais m'empêcher de penser à un autre poète, très proche de Ritsos, Nazim Hikmet qui écrivit en prison, à la fin d'un poème intitulé *Voilà* :

*Etre captif, là n'est pas la question.  
Il suffit de ne pas se rendre, voilà.*

## **Ne pas se rendre**

Ne pas se rendre. On pourrait donner ce titre à beaucoup de poèmes de Ritsos. Et j'admire simplement, naïvement peut-être, qu'il puisse ainsi continuer à écrire, à trouver, au cours de ces dernières années, ce ton et cette voix si neufs. Une voix, plus que jamais, qui vient de toutes les profondeurs encore vivantes de la Grèce. Dans le recueil intitulé *Répétitions*, le plus remarquable des trois à mon goût, Ritsos reprend, revit cette longue spirale de malheurs qui jalonnent l'histoire des espoirs grecs : luttes fratricides entre cités, goût amer des oracles trompeurs, et cette démocratie déjà tuée à Athènes il y a deux mille ans dans le silence et dans la honte et l'odieuse insolence des tyrans et le cortège des déportés – à Yaros déjà, à Samos, à Milo – comme si les îles grecques étaient vouées, malgré leur blancheur et leur faste, à devenir toujours les cimetières des idées mortes.

Pour Héraclite, Platon et la plupart des philosophes de la Grèce, le temps se répétait. A certains intervalles, les luminaires du ciel revenaient à la même place et l'histoire – ou ce qu'on croit être l'histoire – recommençait, effroyablement identique. Mais ces intervalles étaient longs. Ils couvraient des milliers d'années et décourageait la mémoire. Ici, un peu plus de deux mille ans *seulement* séparent la guerre fratricide entre Sparte et Athènes de celle qui suivit l'après-guerre, en 1945. Et les horreurs et les vaincus et l'amertume de la défaite y sont toujours les mêmes :

*Après le désastre des Athéniens  
à Aegos Potamos et un peu plus  
tard après notre défaite ultime  
finies les libres discussions,  
perdue aussi la splendeur de Périclès,  
et la floraison des Arts,  
les Gymnases et les Banquets  
de nos savants. A présent  
lourd silence dans l'Agora et  
tristesse et l'impunité des  
Trente Tyrans... Au feu nos  
papiers et nos livres  
et l'honneur de la patrie  
dans les ordures.*

Ici, ce n'est pas le présent qui sollicite le passé, le recrée selon les besoins d'un facile parallèle. L'histoire - passé, présent - est substance du temps, identique et tragique parce qu'histoire des mêmes impuissances et des mêmes échecs.

Il y a beaucoup d'amertume dans ces poèmes de l'éternel retour et dans ceux du recueil intitulé *Barreaux* mais aussi beaucoup de lucidité, de détermination et de maîtrise. Jamais les poèmes de Ritsos n'ont atteint cette précision dans le constat, cette rigueur dans la narration, ce ton nu, minéral, chaleureux – comme la surface d'une cruche brûlante, oubliée sur le rebord d'une fenêtre, en plein été. J'ignore si Ritsos est le plus grand des poètes grecs. La poésie n'a que faire de palmarès et de décorations. Maintenant que le voile est tombé, que les mots retrouvent leur vrai sens, que la lucidité a remplacé les illusions trop généreuses ou les images trop naïves, il demeure dans ces poèmes ce qui importe et ce qui seul échappe au temps : la dure écorce d'une parole nue et fraternelle, et qui jamais ne s'est rendue.

Jacques Lacarrière

La Quinzaine Littéraire, du 1er au 15 janvier 1972  
Romans étrangers

Stratis Tsirkas  
Cités à la dérive  
Trad. du grec  
par Catherine Lerouvre  
et Chrysa Prokopaki  
Le Seuil éd., 775p.

Andréas Frangias  
La Grille  
Trad. du grec  
par Nicole Zurich  
Gallimard éd., 370 p.